



## Un roman de Tanizaki exhumé

### **Noir sur blanc,**

de Junichiro Tanizaki, traduit du japonais par Ryoko Sekiguchi et Patrick Honnore Editions Philippe Picquier, 250 pages, 19,50 euros

**P**armi l'immense œuvre romanesque de Junichiro Tanizaki, son livre *Noir sur blanc* fait figure de mal-aimé et, pour une fois, la mention de la bande, « *un inédit de Tanizaki* » n'est pas mensongère.

Paru au Japon en feuilleton en 1928 – la même année que *Le Goût des orties* (repris dans le tome 1 de la Pléiade) et *Svastika* (absent de la Pléiade, mais disponible en Folio) –, *Noir sur blanc* n'avait pas eu les honneurs d'une édition en volume et a été publié pour la première fois en 2018, en traduction anglaise. Plus que d'une redécouverte, il s'agissait d'une exhumation.

Absent de la chronologie pourtant détaillée de la Pléiade, comme des sites Wikipedia anglais ou français, *Noir sur Blanc* a tout du roman passé sous silence. Est-ce à dire que c'est un mauvais livre ?

Oh, que non. Mais l'œuvre de Tanizaki est si ample et si divers qu'il n'est pas étonnant qu'un livre soit passé inaperçu.

*Noir sur blanc* est un roman noir à l'américaine et il est à l'œuvre de Tanizaki ce que certains films muets de la fin des années vingt (The Dagnet Girl, Walk Cheerfully) sont à celui d'Ozu, pourtant à jamais figé dans son image de réalisateur de sublimes histoires de famille redécouvertes en France dans les années 1980 (et d'ailleurs, *Bruits de neige*, sans doute le plus beau roman de Tanizaki, paru en 1948, évoque les grands mélodrames feutrés réalisés par Ozu au cours de ses vingt dernières années – le parallèle entre la trajectoire des deux créateurs japonais majeurs du XX<sup>e</sup> siècle est frappant).

Dans *Noir sur blanc* (comme dans les films d'Ozu de la même époque), l'Occident et ses modes sont omniprésents. Les personnages d'Ozu ont leur chambre tapissée d'affiches de films de cette époque et ses héroïnes, qui flirtent avec la pègre, sont collées à la garçonne Mijuno, le héros de *Noir sur blanc*, lui, écrit des romans

policiers (de la pulp fiction) dans des revues, va au cinéma voir un film de Schoedsack (l'auteur de *King Kong*), et tombe en fascination devant une mystérieuse jeune femme – une prostituée ? – à l'accent allemand qui préfère le vin du Rhin au saké, a les cheveux courts et un passé trouble, et l'entraîne dans une aventure qui ne se terminera qu'avec la peine capitale. Un scénario digne d'un roman de James M. Cain.

Tout commence lorsque Mijuno se rend compte que, un jour de gueule de bois, il a laissé au personnage-victime de son dernier roman le nom réel de celui qui lui a servi de modèle. De là à imaginer qu'un lecteur malveillant assassinerait réellement le nommé Kojima en respectant à la lettre les détails du meurtre imaginé par l'écrivain, afin de lui faire porter le chapeau et d'en faire le suspect numéro un, il n'y a qu'un pas que Mijuno s'empresse de franchir. Il est persuadé qu'il sera la victime désignée (et légalement exécutée) de l'assassin inconnu, dont Kojima ne sera qu'une victime « par intérim », pourrait-on dire. Et lorsque Mijuno essaie de se

créer préventivement un alibi, en la personne de la prostituée mystérieuse, il ne fait que s'enterrer dans un piège dont personne, jamais, ne saura qui l'a mis en place. Kojima est assassiné. Le Destin est en marche.

On retrouve là les thèmes chers aux auteurs de romans ou de films noirs. Les décors, eux aussi, sont là : bars louches, ruelles glauques, immeubles perdus au milieu de nulle part. Le héros se débat dans des rets que son agitation maladroite et une sorte de masochisme contribuent à refermer sur lui.

*Noir sur blanc* n'est sans doute pas le roman le plus personnel de Tanizaki (de même que ses films noirs ne sont pas les films les plus personnels d'Ozu), mais c'est, dans son genre, une parfaite réussite, la preuve qu'un artiste majeur, tout en subissant des influences, sait rester lui-même (des scènes érotiques ne sont pas loin de *Confession impudique*) et s'exprimer en jouant sur différents claviers – avant de trouver sa voie propre.

Christophe Mercier